

Vieillir et mourir. À la recherche de significations

Didier Le Gall, Gilbert Renaud et Ricardo Zúñiga

Vieillir et mourir. À la recherche de significations
Numéro 23 (63), printemps 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033989ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1033989ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)
2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Le Gall, D., Renaud, G. & Zúñiga, R. (1990). Vieillir et mourir. À la recherche de significations. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (23), 5-9. <https://doi.org/10.7202/1033989ar>

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>



Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>


Présentation

Vieillir et mourir. À la recherche de significations

Dans le cadre de ses échanges sur l'orientation et le développement de la *RIAC*, le conseil international de rédaction avait identifié une thématique qui prend une place croissante dans les préoccupations des gouvernements et des sociétés européennes et nord-américaines : le vieillissement des populations et la proportion croissante de personnes âgées dans des sociétés où, par ailleurs, plusieurs signes nous renvoient l'image inversée d'une jeunesse presque éternelle, qui n'en finit pas de repousser les limites de la finitude. Dès lors s'est imposé, pour le conseil international, l'intérêt d'un numéro consacré au vieillir et au mourir au sein de sociétés traversées en même temps par leur négation.

Pour l'équipe éditoriale, le sujet a été difficile à cerner et à problématiser. En effet, la préoccupation du vieillissement semble très marquée par des considérations budgétaires étatiques, et nous étions réticents à accepter une telle rationalité comme seul point de départ. En outre, la pratique et le discours professionnels nous semblaient imprégnés par un sens aigu de l'urgence et du débordement, qui vient colorer la vision et l'analyse du « troisième âge », en les déformant à travers le prisme de la surcharge des services et de l'épuisement des intervenants sous le poids d'une clientèle chaque jour plus « lourde », car les services, insuffisants, se concentrent dans les secteurs les plus démunis, les plus impuissants, les moins « autonomes », selon le jargon du réseau des Affaires sociales. Une troisième source d'hésitation venait de la popularité du sujet dans les masse-médias et dans les secteurs des sciences sociales les plus assujettis à la définition des priorités des organismes gouvernementaux. Il nous semblait qu'une telle pression nous amenait nécessairement à poser la problématique à partir de la budgétisation et en conformité avec les découpages administratifs, ce qui nous ramenait à la première difficulté signalée et nous paraissait stérile au plan de l'analyse théorique.

Qui dit vieillissement et mort dit gérontologie et thanatologie, et nous ne voyions pas, dans cette veine académisée, un numéro qui pourrait constituer une contribution originale, utile et cohérente eu égard à l'orientation de la revue. L'on sait, de plus, que ces disciplines récentes — et cela vaut notamment pour la gérontologie — se sont largement constituées comme « caution scientifique » d'un dispositif administratif de gestion des populations. Contribuant largement à la « modernisation » des représentations collectives et des pratiques sociales, elles viennent renforcer en les légitimant la mise en place des dispositifs propres aux sociétés contemporaines. Une telle ambiguïté fondée sur une trop grande proximité par rapport aux découpages opérés par les politiques sociales et les appareils administratifs n'avait rien pour nous séduire.



Le problème était embarrassant, d'autant plus que nous reconnaissons dans les méandres du dispositif le reflet d'un certain nombre de transformations sociales importantes : une interrogation sur la mort et la disparition et la régénérescence des rites qui l'entourent ; la recherche de pratiques sociales qui soutiennent l'affrontement quotidien avec la mort, plutôt que de renforcer sa négation ; le questionnement de plusieurs intervenants sociaux sur le sens de l'entreprise « techno-scientifique » de conquête de limites inéluctables ; la longévité accrue, dans des sociétés qui par ailleurs continuent de s'inscrire dans le schéma industriel de définition du travail et de l'après-travail ; une conscience sociale renforcée à l'égard d'un secteur oublié de la population, de ses besoins et de ses carences ; une remise en question des rapports économiques à l'intérieur de la famille étendue et entre les générations. Comment, en outre, échapper à cette lancinante constatation qu'il y aura de plus en plus de vieux pour de moins en moins de jeunes : ces derniers auront-ils à payer la note, eux qui n'auront hérité que des déficits massifs que les générations actuellement au pouvoir leur auront laissés ? De plus, nous étions quelque peu inquiets devant la montée des rhétoriques entourant le vieillissement des populations et leur remplacement nécessaire par des travailleurs invités ou immigrants. À mesure que les nouveaux venus s'enracinent s'affirme leur droit incontestable à une redéfinition de la culture collective ; par conséquent peuvent alors également s'affirmer les racismes et les politiques natalistes et « familialistes » dont l'objectif est de défendre l'hégémonie culturelle des « peuples fondateurs ».

Finalement, un dernier souci, et non pas le moindre, nous agissait : nous voulions ouvrir une perspective non seulement conforme à l'orientation de la revue, mais nous permettant surtout d'inviter des collaborateurs qui accepteraient de s'inscrire dans la recherche d'un sens et d'une action plus communautaire eu égard à l'ensemble des âges, et en rupture avec leur découpage technocratique stérile. C'est ainsi que nous en sommes arrivés à formuler une problématique et à rédiger un texte d'invitation que nous croyons nécessaire de reproduire ici dans sa totalité.

Problématique de départ et texte d'appel de contributions

« Il semble bien que pour faciliter sa gestion, la vie soit découpée en tranches d'âge qui correspondent à autant d'étapes en fonction desquelles un dispositif de prise en charge se met en place. C'est ainsi que la vie peut se dérouler de la naissance à la mort, en passant par la prime enfance, l'enfance, la pré-adolescence, l'adolescence, la jeunesse, l'âge adulte, la pré-retraite, le troisième âge, le quatrième âge. Nous sommes conviés de la sorte à passer d'une étape à l'autre en nous conformant aux divers discours normatifs qui viennent scander le rythme de la vie.

« Chaque catégorie ainsi déterminée a tendance à être enfermée dans les balises du discours des experts et des institutions, et à terme, ces catégories deviennent de plus en plus étanches et statiques. En effet, le troisième âge, pour prendre cet exemple, circonscrit la population des « jeunes-vieux » qui ont dépassé le cap des soixante ans et pour lesquels un dispositif est mis en place, qui cherche à inculquer

à cette population la manière adéquate d'être vieux dans une société elle-même vieillissante qui n'arrête pas par ailleurs d'entretenir le culte de la jeunesse. En fait, la vie est vieillissement et cheminement. La vieillesse n'est pas qu'une catégorie d'âge que l'on doit gérer, elle constitue aussi le point culminant d'un processus auquel chacun est confronté. Une telle manière de poser le problème semble plus respectueuse du cours de la vie et permet d'échapper à la représentation qui tend à fixer à chaque catégorie les problèmes qui la concernent, la vieillesse devenant alors le problème d'une catégorie d'âge, tandis que l'on fuit le « vieillir » quotidien de tous.

« De fil en aiguille, la vie ainsi découpée se prête aux diverses politiques qui viennent fixer l'âge réglementaire de passage d'une étape à une autre, elle se conforme aux diverses planifications programmées de l'existence. On l'aura compris : nous sommes alors rivés de plain-pied à la gestion technocratique des âges et des étapes de vie. Cependant la vie se charge toujours de nous rappeler son exubérance...

« Partant plutôt de "vieillir et mourir", ce numéro de la *RIAC* voudrait contribuer à nourrir une réflexion qui rompe avec le découpage technocratique des âges pour se lover davantage sur la dynamique d'une vie "organique" confrontée au vieillissement et à la mort. En fait, nous voudrions souligner le travail d'une vie qui refuse de se plier à son enfermement. C'est d'ailleurs pourquoi le titre choisi n'est pas "la vieillesse et la mort", mais bien "vieillir et mourir". Les responsables du numéro entendent par là souligner que le vieillissement et la présence constante de la mort sont deux processus inhérents à la vie. On ne devient pas vieux du jour au lendemain, et les problèmes de vieillissement ne sont pas réservés à ceux qui ont franchi l'étape fatidique des 65 ans. En somme, il s'agit de rompre avec la représentation que le vieillissement ne concerne que les vieux, et la mort que ceux qui devraient normalement atteindre un certain âge. Tout comme la mort fait parfois irruption plus tôt que prévu dans la vie, le vieillissement est le lot quotidien de tous ceux qui naissent. Déplacer la représentation figée qui accompagne le découpage en tranches d'âge, c'est renouer avec la solidarité organique de la vie. En somme, il nous apparaît que se réapproprier le vieillissement et la mort, c'est aussi se réapproprier une vie qui se fait attentive à sa richesse.

« Si l'on vieillit au jour le jour, la mort nous guette chaque jour. On aura beau vouloir fuir la vie, elle nous rattrape constamment. Vaut mieux alors l'affronter dans ses multiples dimensions. C'est ainsi que, reconnaissant dans le vieux celui qui est en voie d'achever un processus, on reconnaîtra du même coup que nous sommes inscrits dans ce même processus. Le regard de l'exclusion fait place à l'inclusion. Le problème se déplace en révélant que la gestion découpée de la vie a tendance à nourrir sa perte de sens.

« Cette perspective du déni traverse d'ailleurs l'intervention auprès des personnes âgées, qui semble marquée par une réticence spécifique : celle de l'intervenant à s'identifier à la clientèle. Pourtant, la rhétorique et la mythologie de l'intervention proclament et cherchent une proximité avec le client et une identi-

fication à sa situation qui sont censées témoigner de l'authenticité de l'action, et qui suggèrent un désir du praticien de fusionner avec ceux avec qui il travaille. Tout fonctionne bien lorsqu'il s'agit de proclamer : "Nous, les progressistes, les militants, les citoyens avertis, les victimes du système, les témoins de l'alternative". Mais l'on achoppe à dire : "Nous, les vieillissants ; nous, les vieux ; nous, ceux qui allons mourir". Nos viscères, notre culture et notre professionnalisme rejettent une telle identification, car l'intervention est affirmation, vie, jeunesse, et triomphe sur l'inertie, la détérioration, la décadence et la mort...

« En sorte qu'il se pourrait bien que des formes d'action sociale traversées par l'affirmation implicite de l'altérité des personnes qui constituent leur objet d'intervention, leur "population cible", soient doublement appauvries. Elles sont appauvries dans leur façon de définir les solutions, qui restent marquées par cette attribution d'altérité radicale et donc vulnérables aux stigmatisations, aux discriminations, solutions de type "égaux mais séparés". Elles sont appauvries dans leur recherche de la signification des réalités pour lesquelles les populations problèmes sont des analyseurs. Le vieillissement reste compris comme un accident, une perte soudaine qui est arrivée à d'autres, une irruption de la mortalité dans un processus de vie avec lequel elle n'a pas de liens organiques. Les vieux, c'est les autres ; vieillir, c'est diminuer, s'amoinrir, commencer à mourir. La conception de la vie humaine véhiculée par une telle symbolique est une déchirure des solidarités fondamentales et une fuite devant la tâche de trouver ou de donner un sens à la vie individuelle et collective.

« Tel est l'objectif de ce numéro de la *RIAC* : contribuer à la réflexion sur "vieillir et mourir" pour y retrouver la vie. Défi insurmontable, parce que la pensée technocratique a tellement envahi nos esprits que nous ne serions plus capables de lire autrement le social ? Il nous semble au contraire que plusieurs indices nous renvoient au travail de la vie et nous partons en conséquence à la recherche des contributions qui pourraient enrichir cette perspective. »

L'ensemble des textes reçus a confirmé à la fois nos espérances et nos craintes. Oui, il est possible de contribuer à la construction d'une réflexion sur le vieillir et le mourir qui dépasse les préoccupations de la gestion technocratique et étatique du social. De même, il semble bien que se profile le dépassement des seules thématiques reliées aux soins à prodiguer aux personnes âgées en difficulté. Oui, il y a des chercheurs qui essaient de baliser le champ en s'appuyant sur des conceptualisations alternatives, basées elles-mêmes sur des expériences novatrices. Ainsi, il semble bel et bien exister une sorte de « bouillon », un « magma » de travail d'une société où s'opère la recherche d'un sens et d'une action communautaire.

Mais nos craintes se sont aussi vues confirmées. D'abord, il existe encore et toujours un fossé considérable entre l'élaboration théorique novatrice et la pratique sociale, qui continue bien souvent de se nourrir de rudiments analytiques et de se mouvoir fortement à l'ombre de « catégories administratives théoriques ». Mais surtout, nous n'avons pas réussi à identifier — peut-être cela tient-il à nos propres limites

— un réseau qui relierait en quelque sorte ces chercheurs et donnerait une plus grande visibilité à ce travail novateur. Et à vrai dire, il nous a été difficile de repérer davantage de personnes qui travaillent dans le champ avec des perspectives véritablement novatrices, au delà des chercheurs contactés et contribuant à ce numéro. Tout se passe comme si les sciences humaines et sociales éprouvaient une incapacité à dépasser une problématique de gestion du social et un malaise profond à intégrer la question de la signification.

Au terme de notre travail d'édition, nous éprouvons un sentiment ambivalent au sujet de notre propre entreprise. Nous n'avons pas vraiment réussi à identifier un mouvement théorique cohérent, un courant de pensée alternative qui pourrait enrichir le dépassement des limites étatisées et professionnalisées de la science actuelle sur l'être vieillissant et l'être vieux, de même que de la science actuelle sur le mourir dans un social désenchanté. Nous croyons néanmoins avoir trouvé des contributions qui peuvent rendre un tel mouvement plus probable, et c'est avec cette conviction que nous présentons ce numéro.

Didier Le Gall, Gilbert Renaud et Ricardo Zúñiga